

Réponses

Dans sa première manière de concevoir pour le conte bref (La Géométrie...), il y a comme une volonté de restituer le quotidien dans une situation d'épouvante. C'est le cas chez plusieurs écrivains également tentés par le récit d'imagination et d'humour noir après Kafka : Michaux, Buzzati, Obaldia, etc. L'usage de l'apologue satirique est plus tardif et décisif dans un recueil comme 188 contes à régler. Comment analysez-vous cette évolution ?

Les intitulés des trois recueils 188 contes à régler, Dieu, moi et les autres, 300 contes pour solde de tout compte attestent également fortement de cette évolution, comme si Jacques Sternberg ne souhaitait plus se mettre à distance de récits effrayants tirés de son imaginaire, mais au contraire exposer, dès le titre, qu'à travers ces fictions, c'est bien de sa représentation d'un monde et d'une société extrapolés dont il ne partage plus ni les valeurs ni les croyances, dont il s'agit. Dès lors, sa parole s'invite et s'implique davantage dans le récit, tant et si bien que le fantastique et la science-fiction finissent par céder tout à fait la place à l'absurde et à l'humour noir, marqués par le sceau de la désillusion et du pessimisme d'un homme qui avance en âge et observe, impuissant, l'humanité courant à sa perte.

Il existe chez lui un vrai souci de construction, d'horloger dans son domaine imaginatif. Des éditions de Minuit à Georges Perec en passant par Julio Cortazar, c'est une marque de l'esprit moderne. Qu'en pensez-vous ?

L'organisation interne de ses récits brefs, conçus comme autant de mécaniques bien huilées pour atteindre le lecteur de plein fouet dans leur chute, témoigne de ce souci, qui me paraît davantage transhistorique, puisque fortement ancré dans la conception même de la forme brève.

Il est de ceux qui écrivent en prenant la logique des habitudes à rebours, comme souvent dans le domaine de la science-fiction, un genre qu'il a élargi à ses besoins. Il a résumé à la fin des années 50 que la science-fiction est une « succursale du Fantastique ». J'y vois le renouvellement de sa thématique, liée aux peurs contemporaines qui sont aujourd'hui celles de tous les terriens. Est-ce votre avis ?

A l'époque, Jacques Sternberg s'était saisi de la science-fiction comme d'un genre nouveau, attirant, qui pouvait lui permettre d'explorer sa thématique en la déployant plus largement dans l'espace et le temps. Aussi s'est-il peu soucié, contrairement à d'autres écrivains s'emparant du genre, du terme « science », n'en retenant que l'élargissement de son champ des possibilités d'intrigues mettant en exergue nos angoisses existentielles (la peur de l'autre notamment), l'agressivité et la cupidité humaines. Mais ce genre ne semblait pas devenir aussi prometteur en France qu'aux Etats-Unis. Il s'est alors laissé séduire par la promesse de romans best-sellers chez Albin Michel, avant de finalement y revenir sporadiquement. Car chez lui, science-fiction, fantastique, absurde,... sont autant d'étiquettes permettant de cataloguer tel ou tel de ses récits brefs : si les motifs changent (le vampire, le miroir ou les objets qui s'animent pour le fantastique, les extra-terrestres ou la machine à voyager dans le temps pour la science-fiction), ce n'est que pour introduire des variantes de sujets et d'objets à des schémas actantiels invariables, débouchant sur la vacuité de nos aspirations, de nos peurs, de notre vie.

Concernant le conte bref un medium ayant ses lois et que vous avez analysé et commenté on pourrait envisager 2 points de déclenchement : un exorcisme sous un récit para-littéraire difficile à éditer et une short story (nombre de signes typographiques) pour une publication en revue périodique, payée au nombre de signes. Voyez-vous une passerelle entre les 2 formes finales ? Celle d'un Frédéric Brown ou d'un Dino Buzzati et celle de Jacques Sternberg ?

L'apparition d'Internet va considérablement changer la donne, tant au niveau du circuit du texte réduisant les contraintes assurant sa publication et sa diffusion, qu'au niveau de l'écriture-même, qui connaîtra de moins en moins de frontières (celle du nombre de signes par exemple). L'exemple réussi de la maison d'édition en ligne Publie.net prouve que l'on peut d'ores et déjà gagner en liberté, et ce n'est que le commencement...

Pensez-vous qu'une collection dédiée au conte bref aiderait à une meilleure connaissance de ce moyen d'expression ?

Il existe une toute jeune maison d'édition, Antidata, qui promeut, depuis 2004, la nouvelle et les textes courts, et, chaque année, publie un recueil thématique collectif. Une collection chez un éditeur plus important pourrait éventuellement remédier à la méconnaissance du conte bref, mais vous remarquerez que les nouvellistes (Philippe Delerm, Claude Pujade-Renaud,...), par exemple, ne sont pas publiés dans une collection, comme c'est en général le cas pour la science-fiction et le polar, mais chez différents éditeurs. Et pourtant, la nouvelle n'est généralement pas non plus prise en compte des Français... L'expérience a montré par le passé que la reconnaissance d'un auteur, d'un genre, passait par son apparition dans le milieu éducatif et universitaire. La littérature de jeunesse, par exemple, a été introduite au commencement dans les collèges par les professeurs-documentalistes, qui l'ont fait connaître auprès des enfants, et donc de leurs parents, qui l'ont vue arriver, empruntée, chez eux, et auprès des collègues de lettres. De nos jours, la littérature jeunesse est connue et partagée de tous. Je ne dis pas que c'est la seule solution, mais l'une des solutions. Actuellement, et c'est une bonne nouvelle, la page de mon blog littéraire la plus consultée, Carnets de SeL (<http://carnetsdesel.fr>), soit sur 655 articles de romans, livres documentaires, bandes dessinées,... porte sur les 188 contes à régler (230 visites par mois), et parmi ces internautes, il se trouve, semble-t-il, des lycéens travaillant sur les contes et nouvelles de Jacques Sternberg. La chronique de mon essai dans la revue nationale des centres de documentation et d'information des collèges et lycées y a probablement contribué, ainsi que ma critique du dernier recueil *Ailleurs et sur la Terre* publié aux éditions Mijade. Faire connaître le conte bref à toute une génération est un pari sur l'avenir.